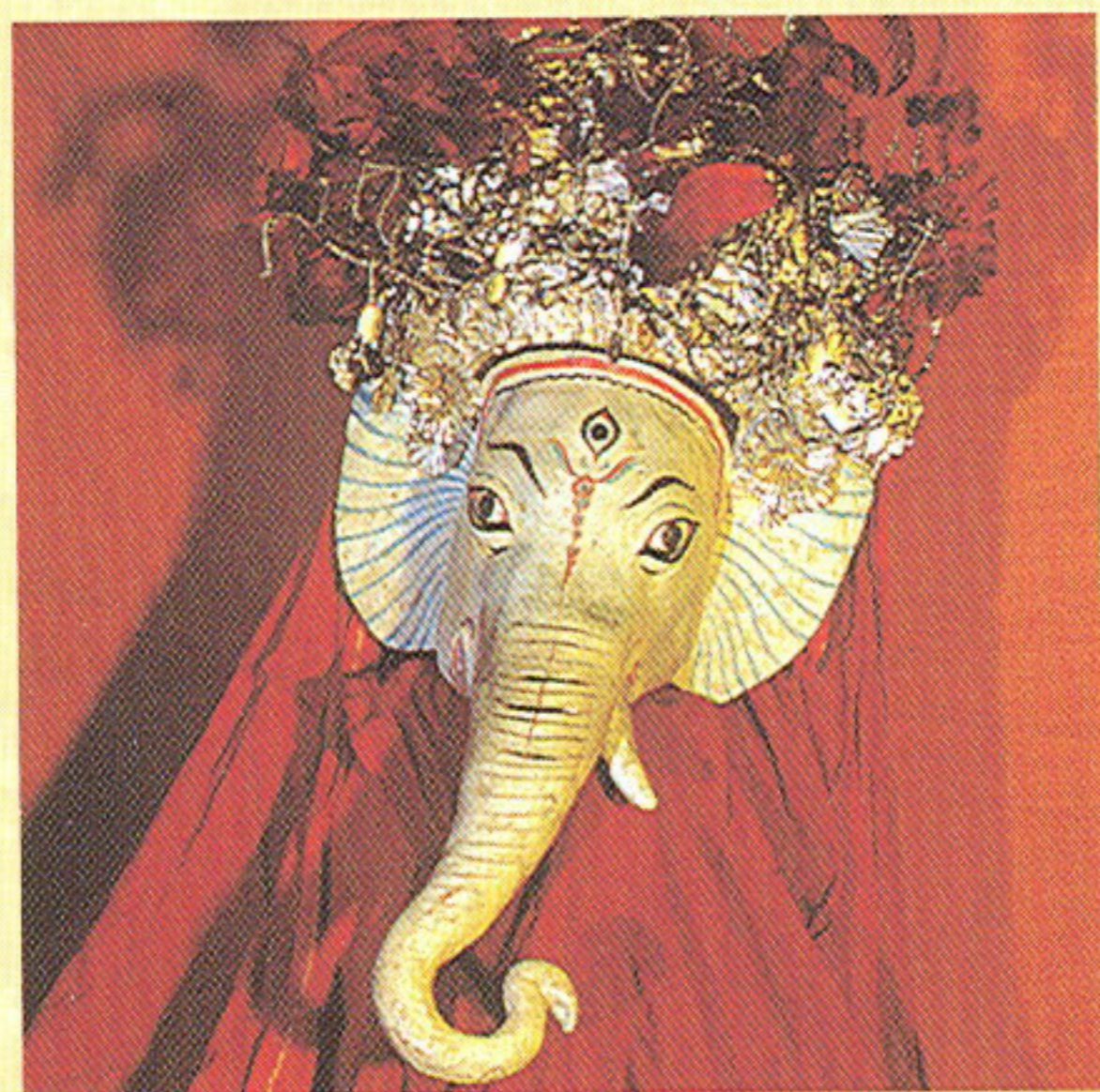


Jean-Claude
Carrière



Dictionnaire
amoureux

de
l'Inde

Plon

INVITATION

L'amour de l'Inde est difficile. Il peut être anéanti dès le premier contact : plions bagage et repartons. Il peut se confondre avec l'exotisme et le pittoresque. Il exige plusieurs séjours et une attitude assez étrange, faite de candeur, qui est propice à l'émerveillement, et d'un scepticisme critique qui constamment remet en question l'objet de l'amour, le dénigre, le déteste.

L'Inde n'est pas un pays charmant, à commencer par les paysages. A part le Nord, où l'approche de l'Himalaya, sur des centaines de kilomètres, bouleverse les yeux, le reste nous paraît plutôt monotone : un grand plateau virant de l'ocre au vert, des collines arrondies, quelques rochers gris dans le Sud, pyramides de pierre au milieu des rizières.

A vrai dire, le paysage s'oublie vite, tant la présence humaine s'impose, et s'impose partout. Si nous

n'aimons pas les hommes, n'allons pas en Inde. Il est impossible de visiter cette République singulière dans un vase clos, dans un car de touristes qui nous emmènerait de monument en monument, les yeux fermés sur le pays lui-même et sur les peuples. Exploit inconcevable, irréalisable. La foule est ici le paysage principal. Elle est l'acteur de toutes choses. C'est pourquoi sans doute, dans la littérature indienne de tous les temps, les personnages sont souvent attirés par l'exil et la solitude, le renoncement, le départ : par fatigue de l'homme.

Que le visiteur étranger ne s'engage pas dans cette voie de l'isolement, ce serait mon premier conseil. Qu'il n'aille pas en Inde pour n'aller nulle part. Qu'il accepte la foule, qu'il s'y mêle, qu'il s'y perde. Première condition de l'amour : le contact.

L'autre attitude, plus délicate, consiste à oublier pour quelques jours, ou quelques semaines, notre croyance, profondément établie, en la rationalité du monde. Si nous manquons de naïveté, si nous oublions de voir et d'entendre, si nous voulons à toute force expliquer et comprendre, ramener tout ce spectacle à notre logique, le comparer et l'évaluer, nous nous trouverons rapidement égarés, déçus, voire exaspérés. L'Inde s'observe, elle s'analyse (c'est même un des exercices favoris des Indiens) mais elle ne s'explique pas. Si nous mettons ensemble toutes les données concevables (territoires, populations, langues, religions, économies, modes de vie), si nous les étudions selon nos méthodes, le plus sérieusement, le plus impartialement possible, nous ne pouvons en tirer qu'une conclusion, qui est implacable : l'Inde n'existe pas.

Un tel ensemble ne peut pas fonctionner. Il est

incohérent. Il recouvre tant de niveaux sociaux, tant de complexités mentales, tant de règlements publics ou secrets, tant de réalités imaginaires, tant de passé dans tant d'aujourd'hui, qu'une cohésion générale relèverait d'un miracle cosmique.

Et c'est pourtant le cas. L'Inde existe et elle fonctionne. A certains points de vue, elle fonctionne même mieux que des États qui se disent historiquement et linguistiquement fondés. Le disparate indien a créé un peuple plus sûrement peut-être que tel ou tel nationalisme. C'est ici la pluralité qui paraît être le ciment. C'est la dissemblance qui rassemble. Et c'est l'illusion qui est réelle.

La première surprise est donc celle-ci : une chimère en exercice. A cela s'ajoute, comme tous les visiteurs le remarquent, un voyage physique dans le temps, une transportation immédiate dans les lumières et les odeurs d'une autre époque, dans les méandres de quelque palais à l'âge imprécis. Aucun effort n'est ici demandé : il suffit de se laisser aller, de glisser dans la faille temporelle qui nous est partout entrouverte.

Le passé n'est pas le passé. Il n'est ici qu'une des formes du présent, qui l'assimile et le prolonge. Cela ne signifie en aucune manière que l'Inde soit un pays retardataire, ou à la traîne. Elle vend des informaticiens au monde entier, et elle vit encore au temps des miracles. A l'opposé des États-Unis, où le passé est constamment effacé, aboli au profit d'une course éperdue dans l'instant, dans l'insaisissable aujourd'hui, l'Inde revendique cinq millénaires d'existence et s'y réfère constamment. Des hommes d'affaires peuvent parler business en évoquant avec précision les anciens récits. Aucun autre pays, en tout cas aucun

pays de ce poids, de cette importance, n'offre à nos yeux cette continuité sans faille, où toutes les invasions, l'une après l'autre, en y comprenant la présence anglaise, ont été absorbées jusqu'à faire partie de la substance indienne la plus intime, où la mythologie originelle participe très naturellement à la vie quotidienne, où ce que nous appelons la modernité ne suppose aucune rupture avec les siècles que nous nommons antiques.

Dans une histoire d'autrefois et d'aujourd'hui, un vautour veut manger un pigeon, qui a trouvé refuge sur la cuisse d'un roi. Parmi d'autres arguments, répondant au roi qui lui propose de manger autre chose, le vautour dit : « Depuis le commencement du monde, je vis aujourd'hui de ce pigeon. » Une des phrases les plus indiennes que je connaisse. Depuis toujours, nous vivons aujourd'hui. Cinq millénaires d'instant.

Il faut quelque temps pour saisir cette particularité profonde et pour l'aimer, car ce que nous croyons tenir, ici plus qu'ailleurs, soudain nous échappe et nous déconcerte. Je reviendrai souvent sur ce sentiment, qui peut aller de l'émerveillement à la déception et même au dégoût. Nous avons l'habitude de procéder par comparaisons, de tout ramener à nous-mêmes. Or l'Inde est un territoire sans autre référence qu'elle-même, le seul grand empire d'autrefois qui se maintienne, presque imperturbable, en semblant ne dépendre de personne. Dans son histoire – qu'elle considère d'un regard très différent du nôtre – aucune époque n'a éliminé la précédente. Elles se sont intégrées les unes aux autres, l'époque nucléaire et informatique comprise, sans que l'on puisse jamais vraiment parler d'un « temps passé », d'une « époque

révolue ». L'Inde a le temps. Les siècles ne s'excluent pas, ils s'agglomèrent.

Il me semble parfois, comme à d'autres, et surtout depuis une dizaine d'années, que cette étonnante substance est en perdition, qu'elle ne passera pas le siècle qui commence, que les formes les plus trompeuses de la modernité – de la *fast food* à MTV et aux blue-jeans – sont en train de l'emporter au détriment de la tradition multiforme.

C'est possible, mais cela n'est pas pour demain. Raison de plus, en tout cas, pour aller vivre quelque temps parmi les témoignages d'une alliance unique entre les âges. Si on aime le temps plus que l'espace, et le contact plus que la solitude, il faut en profiter. On trouve en Inde une relation entre l'homme et le monde qui est menacée, que va peut-être disparaître. Je ne dis pas qu'elle est meilleure que d'autres, mais elle est autonome, minutieuse, rare. S'il nous reste une chance de « dépaysement », elle est à saisir ici.

Cette coexistence, au sein de la vie indienne, du passé et du présent, de la croyance et de la science, de l'éternel et du passager, outre le charme et parfois la fascination que nous y trouvons, nous donne la possibilité (si nous le voulons bien) de pouvoir nous observer nous-mêmes, à tel ou tel moment de notre histoire. Dépayés, et pourtant chez nous.

*

Nous savons bien que tout voyage est illusion, et que tout récit de voyage est mensonge. Nous ne voyons pas, nous croyons voir, et d'ailleurs la vue est trompeuse, par nature même. C'est pourquoi Jean de la Croix écrivait que nous ne voyageons pas pour

voir, mais pour ne pas voir – c'est-à-dire pour essayer d'atteindre autre chose que la surface lisse et fugitive des choses, pour nous voir aux lumières d'ailleurs.

Cela dit, en Inde, il est difficile de ne pas voir. Même si nous ne tombons pas en extase devant les paysages, nous ne pouvons pas fermer les yeux devant l'immense présence humaine, et devant les œuvres innombrables qui ont marqué cette présence.

Cette approche – visuelle, sensuelle – est indispensable. Dans un premier voyage, nous pouvons même nous en contenter. Ensuite, peu à peu, nous allons au-delà des apparences, comme tout nous y invite, nous apprenons à déchiffrer les images et, plus profondément encore, à entrer en contact avec le cœur et la pensée indienne. Sans illusion, cependant, car nous n'en viendrons jamais à bout. Nous ne connaissons jamais tout de l'Inde. Admettons-le. Après une trentaine de séjours, plus ou moins longs, à chaque nouvelle arrivée quelque chose me saute aux yeux ; une évidence, bien plantée là depuis cinq mille ans, et que je n'avais jamais remarquée.

Dans ce dictionnaire, où par définition l'ordre est celui des lettres et non pas des itinéraires ou des années – et qui n'est pas un exercice aussi facile, aussi fourre-tout, que certains veulent bien le dire –, j'ai essayé de maintenir ces différentes approches d'un sous-continent inépuisable, d'aller, quand je le pouvais, un peu plus loin que la vision rapide, et même de placer sur le chemin, comme s'il s'agissait de monuments, des notions, des modes de vie, des personnages. C'est un voyage où il me plaira, mais je vous invite à m'y suivre.

J'ai eu pour premier guide le *Mahabharata*, ce grand poème épique que j'ai connu et que j'ai pu

adapter grâce à Peter Brook. Ce poème fut, en Inde, notre passe-partout, il nous entraîna dans toutes les écoles de théâtre et de danse, il nous conduisit de village en village, et d'individu à individu. Il nous permit d'ouvrir immédiatement toute conversation, n'importe où, avec un chauffeur de taxi ou un professeur d'université. Il nous fit rencontrer des marxistes et des saints. Comme nous le connaissions assez bien, ce qui surprenait souvent nos interlocuteurs, il nous servit à ouvrir des portes, à rencontrer qui nous voulions, à mieux interroger et à mieux écouter. Je lui dois beaucoup. Sans cette familiarité, et sans l'admiration que je porte au poème, ce livre n'existerait pas. En Inde, le *Mahabharata* fut mon premier amour.

Tous les Indiens le connaissent, au point que je me demande quelquefois s'il ne constitue pas, avec le *Ramayana*, ce ciment invisible qui fait de tant de peuples un peuple. Il présente tous les niveaux possibles de l'expression, et aussi tous les écueils, toutes les énigmes. Il fut pendant des années mon compagnon, et je le citerai souvent.

A partir de 1994, j'ai connu, grâce au travail avec le Dalai-lama, un autre aspect de la tradition indienne. Après l'hindouisme, le bouddhisme. Autres couleurs, autre atmosphère, autre pensée, qui me permirent de revenir mieux préparé dans des lieux comme Ajanta ou Sanchi. Et puis, pendant plus de vingt ans, j'ai connu des universités, des temples, des studios, des routes, des fêtes, des meetings politiques. J'ai cueilli de l'Inde tous les fruits qui venaient à portée de ma main, j'ai lu, j'ai écouté, je crois que j'ai là-bas quelques amis.

C'est un peu de tout cela que je parle dans ce livre, sans chercher une ligne droite, ou un ordre impec-

cable dans la multiplicité indienne, sans prétendre clarifier ce qui exige la pénombre, ni redresser les ondulations des corps, la flexibilité déconcertante des esprits. Je dirai au passage, évidemment, quelles sont mes haltes de prédilection, et ce que j'y vois. Je m'attarderai sans doute là où d'autres ne font que passer, et vice versa. Quand je ne parle pas d'une région, comme l'Assam ou le Cachemire, c'est que je ne la connais pas. Mes traversées de l'Inde ont toujours été soumises à un projet, à un travail. Je n'y suis jamais parti pour un voyage dit de tourisme, d'où mes lacunes.

S'il y a longtemps que nous avons abandonné, pour la plupart d'entre nous, l'attitude de mépris qui fut celle des voyageurs et des conquérants (un peuple barbare, idolâtre, cruel, d'une ignorance obscure), nous devons aussi nous méfier du cliché contraire, qui a longtemps sévi, d'une Inde sereine, contemplative, et comme disent certains « spirituelle ». Les meilleurs esprits sont susceptibles de succomber à cette utopie mystique, que de nombreux hindous entretiennent avec ruse. Ils parlent d'aventure intérieure, d'harmonie cosmique, de *samadhi* et de *chakra*, avec même des allusions à des prodiges. Méfiance sur tout cela, bien entendu. J'en parlerai le moment venu.

J'essayerai cependant, à côté de tout un fatras insupportable, de faire sentir ce que connaissent tous les amoureux de l'Inde, cette disponibilité insatiable, cette avidité de voir et de savoir qui nous tient constamment éveillés, aux aguets, dans le pays le moins ennuyeux du monde. Où l'ennui, comme l'indifférence qui souvent l'accompagne, sont inconcevables, ne relèvent pas de ce monde. L'Inde nous

arrache hors de nous-mêmes, soit par répulsion soit par attraction, ou par la plus forte des curiosités, celle qui ne sait ni ce qu'elle cherche, ni ce qu'elle peut espérer, ou craindre. Une surprise à chaque battement de paupière. Une provocation incessante du regard et de la pensée.

Quelques indications pour la lecture : l'ordre est alphabétique, mais on peut commencer n'importe où. C'est la particularité de ce dictionnaire : on y choisit son départ. J'ai consacré un article à quelques villes et à certains États de prédilection (Kerala, Tamilnadu, Karnataka) mais le système de rappels (*Voir tel ou tel article*) permet un voyage en zigzag, plus facile à lire qu'à faire.

Après de longs efforts pour tenter d'unifier les transcriptions des noms indiens, particulièrement en ce qui concerne les accents, j'y ai finalement renoncé. Que les sanskritistes me pardonnent (et que les lecteurs me remercient) : aucun accent.

Écrire un livre sert quelquefois à se débarrasser d'une obsession tenace. Je le pensais, moi aussi, en me lançant dans ce voyage sur papier. Je me disais : au moins tu seras délivré, tu pourras penser à autre chose, enfin. Et je me rends compte, en terminant cette préface (écrite comme il se doit après le livre), que je n'ai qu'un désir, celui de repartir en Inde le plus tôt possible, les yeux innocemment ouverts, en oubliant de suivre les conseils que j'ai pu moi-même donner.

J.-C. C.